

L'imposture

Intervention au colloque: "Le bois de la langue", à Saint-Denis, le 19/5/95

Retransmise par France Culture

Publiée par la revue *Le Labrador*, n°3, 1996, pp.111-118

L'imposture dans le langage est l'oubli du nom, l'oubli du don et de la promesse que la nomination recèle pour tout être parlant. C'est cette proposition que je voudrais commenter ici; librement pensais-je, il y a encore quelques jours, jusqu'à la rencontre récente d'un récit de Pascal Quignard intitulé: *Le nom sur le bout de la langue*¹.

L'histoire que raconte Pascal Quignard, tout en apportant une sorte d'incarnation poétique à cette hypothèse, en complique néanmoins le dessein, jusqu'à l'amener à ce degré de dispersion où la pensée ne désigne plus qu'une constellation mobile de problèmes.

Je voudrais tout à la fois parler de cette proposition initiale, du récit de Pascal Quignard et de la complication qu'il introduit.

Vu ce programme chargé, je serai très succinct sur le premier point. Que veut dire la proposition: *l'imposture dans le langage est l'oubli du nom, l'oubli du don et de la promesse que la nomination recèle pour tout être parlant?*

C'est un fait que pour les êtres humains, la venue au monde de l'un d'entre eux, commence toujours par l'imposition du nom. C'est ce qui a fait dire aux anciens à propos de la naissance, qu'elle est le double don de la vie et du nom. Rien en effet, n'établit mieux et de façon aussi primordiale, le lien de l'homme au langage, que son nom. Au point que l'on trouve presque dans toute les traditions, des variantes de ce proverbe hindou disant: *ton nom propre est ton destin*.

Il en résulte que le don du nom comporte invariablement quatre dimensions:

1) *Il est don à quelqu'un* : à ce lui qui vient sans nom, ne vient qu'avec sa vie et son cri. Nommer c'est donc préalablement nommer le défaut de nom.

2) *Il est don de quelqu'un* : il rattache le nommé à un donateur. C'est pourquoi le nom est le souvenir du donateur, continuation de sa mémoire, filiation par le langage.

3) *Il est don d'appel* : essentiellement l'appel par les autres au nouveau venu, à entrer dans la communauté humaine de la parole; autrement dit, à sortir de lui-même pour les rejoindre. Nommer est indissociablement lié à l'appel d'un soi hors de soi de l'existant (ek-sistant)

4) *Il est don au langage lui-même*, puisque à travers ce nom quelqu'un va à nouveau parler le langage, certes comme tous, mais aussi comme jamais personne ne l'a parlé et ne la parlera avant et après lui : par sa voix, par ses sens par son corps propres, par le sens qu'il construit à travers le cours de son existence. C'est ainsi que le nom est la possibilité par laquelle le langage se singularise à nouveau. Le don du nom est la promesse créatrice même du langage dans l'existence.

L'imposture se déduit ici aisément : c'est une parole qui trahit à divers degrés, un où tous, les principes sous-jacents à ces quatre dimensions du don du nom: par un usage du nom propre qui ne garde pas le rapport au défaut de nom (Ulysse n'est sauvé que parce qu'il se donne le nom de "personne" au cyclope), par l'oubli du souvenir du donateur, par l'amnésie sur l'appel au hors de soi de l'existence, par le dédit de la promesse d'une réinvention langagière.

Parvenu à ce point, j'ai presque terminé mon exposé, du moins celui d'avant la lecture du récit de Pascal Quignard. Bien sûr, il est possible de développer plus longuement les différentes parties de cette proposition, en évoquant par exemple, la formulation théologique du nom, tel que le monothéisme l'a imposé, où l'homme est institué comme donateur de noms aux choses, après que ces noms lui furent donnés par Dieu. Car au sens monothéiste, l'homme ne fait qu'imiter le Dieu du verbe, mais comme de l'imitation à l'imposture, il n'y a qu'un pas, il s'en prémunit, en ne parlant que sous le Nom de Dieu, dans le rappel incessant de son souvenir comme unique donateur: *Le donateur*.

Le récit de Pascal Quignard rejoint, ainsi que nous allons le voir, plusieurs aspects évoqués ici. L'histoire qu'il raconte se situe à l'approche de l'an mil, au bourg de Dives en Normandie. L'auteur imprimera d'ailleurs à son style narratif, ce ton moyenâgeux troublant, de mystères étranges et merveilleux.

Le nom sur le bout de la langue est l'histoire d'un habile tailleur qui s'appelle Jeûne et d'une brodeuse nommée Colbrune. Ils habitaient dans des maisons qui se faisaient face, de sorte que l'inévitable se produisit: l'amour. Colbrune éprouvait pour Jeune un tel désir amoureux, qu'elle en dépérissait: *"Je ne trouve pas le repos. Je pense à lui et mon ventre brûle. Mes larmes se pressent autour de mes paupières. Je deviens maigre comme une épine. Je suis sans cesse assaillie par son nom."*

Ne se retenant plus, Colbrune va déclarer à Jeûne sa flamme. Celui-ci l'accueille en demandant un délai de réflexion jusqu'au lendemain. Quand Colbrune vint impatiente à sa rencontre, Jeûne lui proposa comme condition pour l'épouser, l'épreuve suivante : *"On dit de toi, Colbrune, que tu es la plus habile brodeuse du village de Dives. Serais-tu capable de broder une ceinture aussi belle que celle-ci ? Personnellement, je n'y suis pas parvenu. En disant ces mots Jeûne défit la ceinture historiée qui lui ceignait la taille et il la remit dans les mains de Colbrune"*.

Colbrune promet d'essayer, car elle voulait être la femme de Jeûne. *"Elle travailla pendant des jours sans parvenir à imiter la ceinture historiée. Les dessins étaient si enchevêtrés, les fils qui les nouaient si fins, les couleurs si variées qu'elle n'arrivait pas à faire quelque chose d'aussi parfait"*.

Colbrune désespérait, pleurait, priait : *"Ô toi, seigneur du ciel et de la mort, qui que tu sois, viens à mon secours. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être la femme de Jeûne le tailleur ?"*

"...qui que tu sois... Qu'est-ce que je ne donnerais pas" Cette tonalité faustienne, indique bien que Colbrune était prête à tout pour réaliser l'union avec Jeûne.

Une nuit, tandis que Colbrune sanglotait de désespoir, on frappa à la porte. Elle ouvrit à un étranger se disant égaré, qui lui demanda l'hospitalité.

C'était un seigneur vêtu d'un pourpoint d'or et d'une cape blanche. Bientôt le seigneur vit les larmes de Colbrune, l'interrogea, et celle-ci de se confier à lui de son malheur, de son impuissance à imiter la ceinture historiée.

Le seigneur tira alors de la sacoche de son cheval une ceinture identique en tout point à celle que Colbrune devait imiter. Il lui demanda de cesser de pleurer et lui dit:

"Je te donne cette ceinture pour rien, si tu le veux.

— En échange de quoi ? se rebiffa Colbrune, s'arrachant soudain des bras du Seigneur.

— En échange d'une simple promesse, dit le seigneur.

— Laquelle ? demanda Colbrune.

— Que tu n'oublies pas mon nom, dit le seigneur.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Colbrune.

— Je m'appelle Heidebic de Hel", répondit le seigneur.

Colbrune ne put s'empêcher de rire. Elle frappa ses mains. Elle dit:

"Comment oublierais-je un nom aussi simple : Heidebic ? Je pense plutôt que vous vous moquez de moi."

Le Seigneur dit : "Je ne me moque pas de toi Colbrune. Mais ne ris pas si fort. Car si dans un an, le même jour, à cette même heure, au milieu de la nuit, tu as oublié mon nom, alors tu seras à moi."

Colbrune rit de plus belle.

"C'est facile, dit-elle, de retenir un nom !"

Elle se rapprocha et prit la ceinture des mains du Seigneur. Le Seigneur se leva de son banc. Colbrune reprit la parole:

"Mais je ne veux pas vous tromper, Seigneur. Je n'aime que Jeûne le tailleur. je lui ai donné ma parole et je dois l'épouser aussitôt que je lui apporterai la ceinture."

Le seigneur dit:

"Tu m'as déjà dit quel engagement tu avais pris avec ton tailleur. Mais n'oublie pas l'engagement que tu as contracté avec moi. N'oublie pas mon nom. Dans le cas où la mémoire te trahirait, tant pis pour ton tailleur, tu seras obligée de me suivre."

"C'est vous qui vous répétez. Je ne suis pas idiote. Retenir le nom de Heidebic de Hel n'est pas une tâche plus difficile que retenir le nom de Colbrune et je ne vois pas que j'aie jamais eu beaucoup de difficulté à me souvenir de mon prénom. Vous avez été bon, Seigneur. Mais dans un an, je crains que vous ne serriez que du vent et du regret.

— *Il en sera peut-être ainsi, dit le Seigneur de Hel avec un étrange sourire. Mais si je n'étais que de toi, je profiterais beaucoup du corps de Jeûne et je le serrerais très fort dans mes bras !*".

Le Seigneur repartit dans la nuit. Dès l'aube, Colbrune frappa chez Jeûne, elle lui présenta la ceinture comme si elle l'avait faite de ses mains, ils comparèrent les deux ceintures, elles étaient si semblables, que l'on ne pouvait plus savoir laquelle était celle que Jeûne lui avait confiée. Le mariage eut lieu, une cérémonie où chacun noua la ceinture autour de la taille de l'autre. Neuf mois de bonheur passèrent. (remarquons ici que neuf mois n'est pas un délai choisi au hasard). Un jour que Colbrune brodait la silhouette d'un coursier noir, elle se souvint du Seigneur et de sa promesse. Le récit dit: *"Elle était sur le point de se souvenir du nom du Seigneur quand tout à coup ce nom fut son esprit. Le nom était sur le bout de sa langue mais elle ne parvenait pas à le retrouver. Le nom flottait autour de ses lèvres, il était tout près d'elle, elle le sentait, mais elle n'arrivait pas à se saisir de lui, à le remettre dans sa bouche, à le prononcer". Elle était bouleversée. Elle se leva. Elle avait beau chercher dans sa mémoire, elle ne se souvenait pas du nom du Seigneur mystérieux. ses yeux s'emplirent d'épouvante.*"

De ce jour, la vie de Colbrune vira dans l'angoisse et dans la déperdition du goût de vivre, elle perdit le sommeil, elle se refusa à son mari, elle n'entretint plus la maison, ni le verger, elle maigrissait; elle était sans cesse occupée à chercher dans l'épouvante le nom du Seigneur qu'elle ne parvenait pas à retrouver. Son mari lui demandait sans cesse la raison de cet état, sans obtenir de réponse. Mais un jour, subitement, Colbrune se décida à avouer à Jeûne, ce qu'il faut bien appeler son imposture: *"Je t'ai abusé. J'ai de la honte. Cette ceinture n'est pas la mienne. Je n'arrivais pas à la broder. J'ai usé d'un subterfuge. Une nuit, au milieu de la nuit...."*, etc. Jeûne écouta son récit, puis lui déclara qu'il l'aimait et qu'il ferait tout pour retrouver le nom du Seigneur.

Le récit rapporte ensuite, une série d'épreuves épuisantes où Jeûne va à la recherche du Seigneur. Il le cherchera dans la forêt, dans la mer, dans la montagne. Chaque fois il rencontre les sujets de ce seigneur, et parvient par une ruse à leur soutirer le nom; mais au retour, au moment où il s'apprête à le livrer à Colbrune, le reflet de sa maison, la vue de son aimée, bref l'image lui fait oublier le nom du Seigneur. La date fatidique se rapprochant, Colbrune dépérissait de désespoir. Le dernier jour du dernier mois, Jeûne affronta une dernière fois, la

troisième, l'épreuve, le voici de retour à la maison, laissons la parole au récit :
"*Jeûne*] Il poussa la porte et ne regarda pas sa femme qui transpirait le sang dans l'effroi. Elle tenait l'épée dans la main. Elle lui tournait le dos. Elle était assise devant l'âtre. La pointe de l'épée reposait sur le sol. "Il cria: *Heidebic de Hel, voilà le nom du Seigneur !*" Il s'effondra par terre. Colbrune se retourna. Quand Colbrune se leva, le premier coup de minuit sonna, le vent soudain souffla. La porte s'ouvrit, le Seigneur du Hel apparut dans l'encadrement de la porte. (...) Le Seigneur s'avança en riant. Il voulut prendre Colbrune par la main. Elle retira sa main, s'inclina en avant et dit:

"Pourquoi veux-tu me prendre la main Seigneur ?

– Te souviens-tu de mon nom, Colbrune ?

– Bien sûr que je me souviens du nom que vous portez. Connaissez-vous beaucoup de femmes qui oublient le nom de leur bienfaiteur?

– Quel est mon nom, demanda le Seigneur.

– Attendez seulement que mes lèvres le prononcent.

– Quel est mon nom " cria le Seigneur.

J'interrompt ici momentanément le récit, le temps de quelques remarques pour essayer de saisir la portée de l'oubli dont les lèvres de Colbrune veulent triompher devant le défaut de nom.

Le nom sur le bout de la langue est, comme nous pouvons anecdotiquement le comprendre, un conte d'amour, mais de l'amour lorsqu'il atteint ce degré de foudroiement par la confrontation à l'impossible. En effet, dès le départ, à la demande d'amour de Colbrune, Jeûne répond dans un autre registre, celui du savoir faire: il ne lui dit pas qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas; mais la place dans une position *de supposé savoir faire*, à partir de laquelle, elle est mise à l'épreuve de réaliser cette impossible tâche d'imiter une ceinture si parfaite et si difficile à tisser. C'est cette supposition de savoir faire, face à la demande d'amour qui va précipiter la relation dans la tromperie.

On ne peut s'empêcher de remarquer que la ceinture dite "historiée", c'est-à-dire comportant les motifs d'une histoire, revêt en tant que tissage et support d'une signification, *une fonction à puissante portée langagière*; ce qui n'enlève rien aux dimensions de soutien, de lien, et de sexualité dont elle est si évidemment chargée; bien au contraire, car on ne saurait penser un langage bordant l'être, sans ceindre le corps. Or, si on veut bien voir dans cette ceinture le symbole du langage, on peut comprendre pourquoi le langage ne saurait se

laisser totaliser en un rapport de savoir faire, sans que surgisse aussitôt, ce niveau où l'impossible reprend ses droits: *le défaut, ici le défaut de nom.*

Dès lors que Colbrune veut "faire l'impossible" pour obtenir l'union avec Jeûne, elle entre dans cet engrenage fatal où, au moment même où miraculeusement l'impossible s'offre à elle, c'est là que se réalise précisément l'imposture. En prétendant être l'auteur du grand oeuvre du donateur, elle prend la place de la toute puissance, ce qui automatiquement lui fait oublier le nom de celui dont elle usurpe la place : oubli du nom et du don du donateur. Il n'y a d'imposture que par rapport à l'impossible. Faire l'impossible c'est l'imposture même: *ici prétendre reproduire le symbole du langage comme objet.* Et l'on remarquera, que la déclaration d'amour de Jeûne à Colbrune, n'interviendra qu'à ce moment d'aveu de l'imposture, quand la supposition de savoir faire l'impossible est tombée; commencera alors l'épreuve qui consiste en ce que l'homme qui a poussé la femme à la place de l'Autre (ou du donateur, que ce Seigneur soit l'incarnation de Dieu, de l'Être ou de leur messager), entreprenne de retrouver le nom du donateur, autrement dit de le remettre à la place qui lui revient. Dans ce récit, c'est donc la méprise de l'homme sur la femme qui la précipite dans l'imposture d'être la maîtresse du symbole du langage (le phallus), et la femme de croire que l'amour autorise à donner comme étant son oeuvre, ce qu'elle ne tient que d'un Autre. Le drame se résout par la restitution du nom du donateur.

Reprenons le récit, quand Colbrune dit:

" Heidebic de Hel est votre nom, Seigneur"

Alors le Seigneur poussa un cri. Tout devint noir. Tout s'éteignit comme cette chandelle que j'éteins en parlant. Tout ceux qui parlent éteignent la lumière. On entendit seulement un bruit de galop dans la nuit."

Le récit se poursuit, par les retrouvailles entre Jeûne et Colbrune, et par une prière devant la chandelle qu'ils dirent en latin, et que l'auteur nous a traduit: *" Nous vous en prions, Seigneur, faites que ce cierge, consacré au souvenir de votre Nom, brûle sans s'éteindre pour dissiper l'obscurité de cette nuit."* Puis, Colbrune et Jeûne, à l'instar de tous les amoureux de conte, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

"*Tout ceux qui parlent éteignent la lumière*" dit le récit, parler n'est pas voir, la preuve d'amour n'est pas l'épreuve d'un savoir faire, Il n'y a pas de maître ou de maîtresse du langage. Nous sommes tous dans l'obscurité quand nous parlons, en proie à tout instant à l'Étranger qui rode, dont le nom est sur le bout de la langue, prêt à se manifester, par la puissance même du défaut de nom.

Dans un texte qui fait suite à ce récit, qui a pour titre: "Petit traité sur Méduse", Pascal Quignard, sans chercher à commenter le récit ou expliquer ce qu'il a voulu dire, entreprend une sorte d'élucidation poétique et pensante de son aventure en tant qu'écrivain avec le langage. La pierre de touche, en est l'expérience de l'oubli du mot, non point comme un accident de la parole, mais comme le fond même de l'être parlant: "*Le nom sur le bout de langue nous rappelle que le langage n'est pas en nous un acte réflexe. Que nous ne sommes pas des bêtes qui parlent comme elles voient*", écrit-il. Loin de détenir un pouvoir sur les mots, ce sont les mots qui détiennent sur nous un pouvoir qui leur vient de ce que le manque de langage chez les hommes est premier, et que l'expérience infantile fondamentale est celle de la carence du mot qui ne parvient jamais à joindre la chose, car le mot vient là où la chose manque, là où l'hallucination a tenté, de vainement y palier. De sorte que le langage est toujours un combat incertain, incessamment mené contre la nuit, dont *le nom trouvé* est momentanément le triomphe, la jouissance éphémère. Le poème est le mot retrouvé, et tout mot retrouvé est un témoignage épique et héroïque du parlant, parce que la véritable condition poétique du langage est qu'il défaille.

Je viens là de donner succinctement les principaux éléments d'un long et subtil développement, d'un auteur dont la littérature ne se réduit pas, assurément, à une sécrétion de l'imagination, comme c'est très souvent le cas aujourd'hui.

Que les mots puissent se dérober et que nous soyons sans l'assurance de les trouver sur des étals disponibles à volonté, prêts à être mis dans nos bouches; qu'il faille désespérément les appeler à venir, les guetter, les courir, jusqu'à ressentir leur manque, vivre ces instants étranglés de mutité comme l'ombre portée de la mort, voici l'expérience susceptible de nous épargner l'imposture de la parole parodique dont la bouche ne connaît pas le sevrage des mots. Le défaut des mots nous sauve. Je propose, empruntant l'expression à Quignard, d'appeler cette expérience de l'indisponibilité du langage, de sa raréfaction, de notre défaillance et de sa recherche désespéré: *le guet de la langue*.

Et cependant, ce que le récit met en scène, dépasse ces considérations. Il y a quelque chose qui va bien au-delà de l'expérience de la défaillance du mot. L'oubli du nom du donateur n'est pas aussi simple à interpréter que nous avons pu le laisser croire. Car que se passe-t-il en effet, dans cette histoire, sinon que Colbrune reçoit du donateur une ceinture équivalente à celle de Jeûne, et qu'au niveau des liens symboliques du mariage, c'est ce qui lui permet de paraître pareillement ceinte que lui, comme s'il s'agissait d'affirmer, à travers ce don, une identité des êtres qui dépasse la différence des sexes. Le récit dit: "*Devant tous Jeûne offrit à Colbrune sa ceinture historiée et la lui noua. Devant tous Colbrune offrit à Jeûne sa ceinture historiée et ce fut lui qui la noua lui-même sur son ventre. Tous deux ceints de leur ceinture...*" Au-delà donc de l'imposture, une fois la restitution du nom et des places intervenus, le don du donateur semble viser cette symétrie dans l'union, au nouage près. Mais le donateur, lui, semble savoir que le don et la promesse de la mémoire allait conduire à l'imposture et à l'oubli, comme si le don par lui-même comportait la tentation de l'imposture et la mémoire du nom, la possibilité de son oubli. Disons alors que dans le rapport de l'amour humain au langage, il y a par une nécessité de structure l'imposture et l'oubli et notre lutte pour aller contre leur débâcle.

Fethi Benslama

¹ Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*, P.O.L., Folio, 1993.